

Note d'intention de mise en scène

Devant le rideau rouge, une silhouette passe : on pourrait se trouver dans un des lieux de liberté de Berlin dans les années 30, dans l'antre d'un cabaret parisien. Le visage de l'inconnu s'éclaire, nous accueille, ses lèvres se mettent à chanter. Au fur et à mesure de la scène, les notes se brouillent, comme si le disque était rayé, comme si l'on venait, en réalité, d'assister au souvenir d'un numéro de cabaret. Le cabarettiste se recoiffe, enfle un costume deux pièces, une cabine téléphonique vient le chercher et le mène dans la salle de rédaction du magazine *Match*.

À partir de l'été 1938, les rotatives du magazine *Match*, tournent jusqu'à ce qu'en juin 1940, le gouvernement de Pétain en interrompe la parution. À ses unes, des photos-chocs non hiérarchisées mêlent clichés de guerre et portraits hollywoodiens. En décembre 1938, la parution de *Mein Kampf* en feuilleton, sans aucun commentaire, dans le premier magazine offrant à la photo une place prépondérante, se noie entre des articles sur les marathons de danse et le retour du corset. Réfléchir à ce à quoi peut bien ressembler le paysage d'avant une guerre, apercevoir l'imminence d'un fascisme grandissant à travers un magazine people, comprendre des parcours individuels entre les pages de ce qui était à l'époque l'hebdomadaire le plus lu.

Choisir un matériau tel que *Match* pour l'écriture de ce spectacle, c'était se donner le droit d'avoir un regard différent que celui historique et rétrospectif sur une période comme celle du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, se donner la liberté de plonger dans cette innocence pour traverser cette période avec les personnages et cheminer au même rythme qu'eux jusqu'à ce que la guerre les confronte à un choix : une bascule, au moment où une guerre serait déclarée, au moment de l'Occupation où il s'agirait de s'impliquer dans une forme de résistance ou le contraire, tout en sachant que dans les deux cas on s'engageait d'une certaine manière pour une abstraction.

Évoquant la représentation de l'histoire sur un plateau, Heiner Muller écrit « Le théâtre doit persévérer dans sa qualité de traduction. Traduction dans une autre unité de temps, dans un autre espace. Au théâtre, l'Histoire ne peut se représenter que comme coïncidence du passé, du présent et de l'avenir, c'est ainsi qu'elle peut être embrassée du regard. » C'est le traitement de la réalité qui intéresse, pas la réalité elle-même. N'ayant pas de plan rationnel pour l'avenir du monde, il y a des possibilités et des nécessités, on doit admettre une dialectique poétique, une dialectique qui nous est propre pour éviter de tomber dans une illusion de raconter l'Histoire elle-même sans avouer que tout ce qu'on est capable de raconter c'est le regard qu'on porte sur elle.

Notre spectacle se raconte en deux temps : avant juin 1940 au sein de la rédaction de *Match*, puis à partir de 1945, en faisant ellipse de la période de la guerre, dans l'ancien cabaret qui abritait sa rédaction.

Aujourd'hui, peut-être un peu mieux qu'hier, on sait comment se passe une guerre à l'autre bout du monde, ce qui semble nous octroyer le droit d'être révoltés en direct. Est-ce que réellement cela nous permet de devenir lucides, de rompre le cycle des guerres ? En quoi notre peur que l'Histoire se répète nous amène-t-elle justement à être acteurs de sa répétition ?

Avec l'amplification contemporaine du phénomène de non-hiérarchisation de l'information, l'histoire est-elle condamnée à se répéter ou peut-on forger une nouvelle grammaire qui fera révolution ?

Elsa Revcolevschi,
élève metteuse en scène
Avril 2024